

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

No 39, 2me année

2 Octobre 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
— destinée à la famille —

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

—:o:o—

SOMMAIRE

Avis	LA DIRECTION.
L'ange et les petites sœurs des pauvres	<i>Messager du dimanche de Belley.</i>
Une famille en paix	AUGUSTINE LELLIS.
Hier et demain	A. GAUDEFRY.
De Rome à Montréal : Par-ci, par-là	J.-B. PROULX, Ptre.
La Seconde Mère	H. G.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLLETTE P. Q. CANADA

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

N. B. — L'abonnement à L'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

A l'Œuvre et à l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

-:):(-

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de L'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

AVIS.

Les abonnés de la FAMILLE sont priés, s'ils le désirent, de faire connaître les numéros qu'il n'ont pas reçus.

LA DIRECTION.

L'ANGE ET LES PETITES SŒURS DES PAUVRES.

C'était l'hiver dernier, racontait naguère une sœur des Petites-Sœurs de Pauvres, j'étais à bout de ressources ; un matin, je constatais qu'il ne me restait plus un sou dans la caisse, et en consultant mes livres, je vis avec angoisse que, le lendemain, il m'arriverait une traite de cent francs qu'il me faudrait absolument payer.

J'appelle deux de mes sœurs, et sans leur faire par de ma peine, je leur dis :

—Aujourd'hui, vous allez quitter la maison ; vous quêterez par la ville aux portes des gens que vous savez charitables ; mais rappelez-vous que vous ne devez pas rentrer ce soir, que vous n'ayez cent francs de recette. Allez, et que Dieu bénisse vos fatigues.

Soumis, ces deux braves cœurs s'en allèrent sans mot dire, sans se permettre la moindre réflexion. Et cependant le temps n'était guère engageant pour une sortie : un froid terrible, de la neige tombant à flocons, un ciel triste, gris.

Elles marchèrent tout le long du jour, s'arrêtant de ci, de là, aux maisons, quêmant doucement la charité pour leurs pauvres vieillards. On leur donnait ou on ne leur donnait pas ; elles se retiennent bénissant Dieu toujours, acceptant la peine et les refus comme une expiation de leurs fautes.

Mais à cette époque de l'année les jours sont courts. Les deux sœurs avaient parcouru la ville, pataugeant dans la neige, toujours allant, ne stationnant nulle part.

La nuit survint. Elle se trouvèrent au delà des maisons, n'ayant plus devant elles que la rase campagne, blanche à perte de vue sous son manteau de neige. Elles firent une petite halte, comptèrent la monnaie ramassée : juste quatre-vingts francs ; il leur manquait vingt francs, et la Mère avait dit : Rappelez-vous bien que vous ne devez pas rentrer ce soir que vous n'ayez cent francs de recette.

Que faire ?

Elles étaient harassées de fatigue ; le froid piquant les pénétrait, raidissait leurs membres ; plus de maisons où aller frapper ; du reste, c'était le désert tout autour d'elles, tous les habitants s'étaient soigneusement calfeutrés chez eux.

—Retournons, dit la plus jeune des deux sœurs, nous avons travaillé autant que nous avons pu, il n'y a plus aucun espoir de trouver la somme qui nous manque, notre Mère ne pourra rien nous reprocher.

Et la pauvre petite sœur, transie de froid, ramassée sur elle-même, regardait d'un œil suppliant sa compagne, de qui dépendait la continuation ou la fin de sa torture.

—Non, ma Sœur, nous ne retournerons pas à la maison. Certes, notre Mère ne nous ferait pas de reproches, mais elle nous a dit de rapporter cent francs et de ne pas revenir sans les avoir : l'obéissance est là, tant pis pour nous, arrive que vaudra. Plus loin, à quelques kilomètres d'ici, je sais un village où se trouvent quelques âmes charitables. Pas de faiblesse, ma Sœur, notre vœu d'obéissance nous tient, nous guide ; que pouvons-nous craindre, c'est Dieu et les pauvres que nous servons. Héroïques femmes !

Elle se remettent en route, elles enfoncent dans la neige non foulée du grand chemin, le vent âpre leur cingle la figure, elles avancent avec mille peines ; la petite n'en peut plus ; de ses yeux coulent quelques larmes que lui arrache la souffrance. Tout à coup, d'une touffe de buisson, blanc de givre et de neige, un enfant vient de sortir. C'est un garçon d'une dizaine d'années ; il s'est avancé vivement au-devant des deux religieuses au beau milieu de la route ; son visage est gai, il sourit ; ses yeux bien fendus, beaux, expriment le contentement, le bonheur ; il est mis simplement, mais ses vêtements sont propres. Il s'arrête près des deux femmes, les salue, tend son bras, et laisse tomber dans la main de la sœur la plus âgée une pièce de monnaie ; il salue de nouveau, quitte la route et se perd derrière le même buisson.

Cette apparition soudaine n'avait duré que le temps d'une minute, mais elle avait tellement stupéfié les deux saintes femmes qu'elles ne se parlaient pas, qu'elles restaient immobiles, incapables, sur le coup, de se rendre compte de ce qui venait de se passer.

Enfin, ce moment de trouble cesse, elle regardent la pièce de monnaie qui venait de leur être remise ; c'était une pièce de vingt francs, juste la somme qui manquait !

Folles de joie, de surprise, elles courent au buisson ; elles en font le tour, le sondent, vainement ; le jeune garçon a disparu.

Alors elles tombent à genoux dans la neige, et elles remercient avec ferveur le Dieu des pauvres : car elles ne doutent pas qu'il ne leur ait envoyé un de ses anges pour les tirer d'embarras et les récompenser de leur foi et de leur courage.

Messageur du dimanche de Belley.

UNE FAMILLE EN PAIX

“ La famille est le cœur même de l'homme ; elle y verse l'amour sous toutes les formes qu'il a reçu de Dieu, et ce qu'il nous en reste en dehors d'elle est une goutte trop rare et trop amère pour nous contenter.”

LE PÈRE LACORDAIRE.

Le jeune homme honnête, laborieux, vertueux se sentait porté vers la jeune fille modeste et pieuse qu'il voyait si bonne pour ses parents, si charitable envers les pauvres, si recueillie aux offices de l'Eglise. Bientôt son admiration se changea en amour que la chaste vierge partagea dès qu'il lui en fit l'aveu. N'avait-elle pas entendu bénir son nom pour les bienfaits en son pouvoir, N'avait-elle pas maintes fois entendu parler de lui comme d'un modèle à suivre pour les jeunes gens ?...

Leur cœur se comprenaient, s'étaient donnés l'un à l'autre et dans l'auguste sacrement du Mariage, auquel ils s'étaient préparés par une bonne confession et une sainte communion, le prêtre scella cette réunion pour l'éternité.

Ils doivent s'aimer toujours, se dévouer, s'aider mutuellement jusqu'à la mort. Ils savourent durant quelques jours toutes les délices qu'ils ressentent de s'appartenir, de ne former plus qu'un, s'en couragent pour les jours à venir, se peignent la vie aussi rose que possible, tout en ne s'éloignant pas de la réalité. Comme tous les mortels, condamné à gagner son pain à la sueur de son front l'époux se rend ensuite régulièrement au labeur, puisant le matin et le soir, dans la prière et dans la tendresse de son épouse, la force et le courage pour le combat de la vie, ou l'oubli de ses ennemis et de ses fatigues. La jeune femme demeure à la maison, et tout en économisant se plaît à la pourvoir de toutes les commodités, à la tenir proprette, à la parer de tous les objets qui peuvent charmer son bien-aimé.

Si une indisposition vient frapper ce mari si cher, que de soins elle lui donne ! que de caresses ! que de douce paroles ! Et si l'éta,

s'aggrave, que de crainte en son cœur ! quel redoublement d'attention ! Comme les veilles ne lui coûtent pas à ce chevet où souffre l'être qu'elle aime le plus au monde, dont elle ne saurait assez récompenser la sollicitude et l'amour.

Dieu bénit un tel mariage, et pour combler le bonheur de tels parents il donne une famille nombreuse. Alors grandissent encore leur ardeur et leur courage, travaillant dans le même but. La mère s'occupe à bien élever ses petits enfants, leur enseignant à prier Dieu, leur expliquant le catéchisme, les corrigeant de leurs petites défauts, les préparant à faire une pieuse confession, dès qu'ils ont l'âge de raison, et une fervente première communion. Le père réussit à s'acquérir une certaine aisance pour pourvoir à l'éducation de sa famille. Les jeunes filles sont placées dans un modeste couvent, et parmi les garçons ceux qui manifestent un plus grand amour de l'étude sont envoyés dans un collège classiques, dans l'espérance que Dieu daignera se choisir un ministre, et les autres vont à l'école paroissiale. Chaque jour, chaque instant apporte un nouveau sacrifice qu'ils acceptent avec joie pour l'entretien des enfants. Et la privation de leur présence n'est pas le moindre pour ces parents aimants !

Quel plaisir durant les vacances de constater les progrès des élèves soumis qui ont toujours conservé inaltérés pour les faire grandir en leur âme les germes de vertus déposés dès leur enfance ! Quand au sortir de leur maison d'éducation ils ont répondu aux bienfaits en employant bien leur temps, et en passant des examens brillants, quel bonheur pour les auteurs de leurs jours de les sentir pour plus longtemps près d'eux dans l'attente qu'ils suivent la voie que le Seigneur leur a tracée ! Aimables envers tout le monde, charitables envers le pauvre qui n'a jamais frappé en vain à cette porte bénie suivant " le premier et le plus grand commandement," ils sont surtout l'édification des autres fidèles à la messe qu'ils ne manquent jamais d'entendre, à la sainte table où ils reçoivent souvent le Pain de la vie en compagnie de leur père et de leur mère bien-aimés. Tous les fronts sont sereins, toutes les figures sont gaies : on voit bien qu'ils s'aiment, qu'ils prient en commun, qu'ils travaillent, qu'ils s'aident, qu'ils s'amuse dans cette demeure. La famille en paix, c'est l'image du ciel !

Mais chacun embrasse son état et le nid devient désert : les vœux des parents sont comblés : un de leurs fils est revêtu du sacerdoce

et monte au saint Autel pour offrir la Victime médiatrice au Père tout-puissant ; une de leurs filles devient l'épouse de Jésus-Christ pour le servir dans ses membres souffrants.

Le soir devant le foyer où ils n'entendent plus les jeux, les chansonnettes et les joyeux éclats de rire d'autrefois, ces fidèles époux à l'approche de la vieillesse, pleurent, peut-être mais c'est la joie qui fait couler leurs larmes ; ils sont heureux des fruits de leur amour et de leur travail. Pour ramener la gaieté envolée nous élèverons, se disent ils, quelques-uns de nos petits-enfants qui feront encore notre consolation !

AUGUSTINE LELLIS.

HIER ET DEMAIN

(Pour la FAMILLE)

Dans un siècle brillant, mais frappé de marasme,
Verrons-nous reflleurir ces jours d'enthousiasme,
Que devraient conquérir nos luttes, nos douleurs,
Si nos vœux d'ici-bas n'étaient rêves trompeurs ?
Alors ce noble cri : "Vive mon Dieu, ma dame !"
Mettait une auréole à ton front libre, ô femme,
Que de la nouvelle Ève avaient lavé les pleurs.
Tu menais l'homme au ciel, égayais ses labeurs,
Du désert de la vie ô source d'eau limpide,
De tout rêve vaillant, pure et douce sylphide !
Alors, le paladin, le fier chevalier
Endossait le haubert et coiffait le cimier
Pour voler, à la voix puissante et maternelle
De l'Eglise, combattre et chasser l'infidèle.
Aux amours du foyer disant un long adieu,
Il courait délivrer l'Europe avec son Dieu,
Tandis que dans les murs de la tour crénelée,
L'épouse demeurait, colombe désolée.
Bientôt la foi, l'espoir apaisait sa douleur :
Elle se relevait femme d'âme et de cœur
Pour dompter la révolte et déjouer le traître.
Adultère, c'était le lieutenant du maître

Vers l'humble et le petit elle étendait la main ;
Pour elle et pour ses fils elle filait le lin,
Instruisant leur esprit, formant leur cœur sensible
De ses chants, des récits imagés de la Bible.

Le sépulcre du Christ n'est plus à conquérir ;
Noble France, aux saints Lieux tu ne vas plus mourir.
Mais, en ces temps de haine ou de sotte bravade,
Nous partons, nous, chrétiens pour une autre croisade
Sur le sol paternel. Dans ce rude combat,
Où rivalise avec ses chefs l'humble soldat,
Sans doute on ne voit pas sang versé ni blessure.
Mais la lutte est ardente et noble autant qu'obscur :
Car au faible, au pervers il faut bien que la foi,
Couronnant la science, enfin fasse la loi
Dans l'esprit, dans les cœurs, et que les grandes causes
Retrouvent des soldats, que toutes nobles choses,
Le Christ et l'idéal reviennent en honneur,
Qu'autant que l'esprit l'âme affirme sa valeur,
Qu'ailleurs qu'en un blason on porte la noblesse,
Que d'étroits préjugés croule la forteresse !
Paladins à jamais couchés dans vos tombeaux,
Récits pieux, guerriers, amoureux fabliaux,
Des vieux siècles chrétiens, c'est votre cœur, votre âme,
Vos instincts opprimés, leur généreuse flamme,
Que d'un commun accord nous voulons ranimer
Et des vieux parchemins au grand jour exhumer !
Vos renégats ont-ils dévoilé tout mystère,
Eclairci toute énigme au ciel et sur la terre ?
Le progrès, nous l'aimons plus grand et plus haut qu'eux,
Dans le monde, dans l'âme et par delà les cieus !
Fils d'un siècle nouveau, liberté notre mère
Nous n'abjurons de toi qu'un mensonge éphémère !

A. GAUDEFROY.

Il vous faut des rêves : eh bien ! levez les yeux au ciel, ne rêvez
que là. Le ciel seul sera plus beau que vous ne pouvez le rêver.

L. VEUILLOT.

DE ROME À MONTRÉAL : PAR CI, PAR LÀ. CHAPITRE VI.

(*Suite.*)

Alors je pris une voiture pour visiter en détail ces lieux saints qu'avait habité pendant 21 ans notre ancêtre ; car il a passé au Canada en l'année 1652. D'abord je vis Notre-Dame de la Couture, église aux beaux tableaux, où fut baptisé Gilles Lauzon ; puis la cathédrale de St-Julien, édifice noble et grandiose ; puis trois églises paroissiales qui n'ont pas grand valeur, St-Benoît et Pont lieu. Je fis aussi une petite visite aux sœurs Marianites de Ste-Croix. La fondatrice n'est plus supérieure, l'ancien chapelain est parti ; et Sr St-Alphonse, l'ancienne Supérieure de St-Laurent, que vous avez connue est morte, il y a trois ans, foudroyée par l'apoplexie dans une église de Paul où elle était allée faire sa visite au St-Sacrament. Cela m'a surpris, et fait de la peine. J'aurais eu un véritable plaisir à la revoir. J'ai été reçu poliment, pas plus ; car ces sœurs n'ignorent pas que c'est moi qui ai fait le principal travail à Rome il y a dix ans pour obtenir leur séparation de leur province du Canada.

Le Mans est situé au milieu d'un joli pays agricole, sillonné de collines peu élevées, de côteaux bien cultivés, d'agréables vallées divisées par des haies vives au milieu desquelles s'élèvent bon nombre d'arbres de haute futaie, à travers lesquelles serpentent nombre de petites rivières : ce qui donne à la contrée l'aspect d'une immense forêt bien arrosée.

Outre notre grand père, il est sorti du Mans une foule d'hommes connus : Henri Plantagenet qui fut roi d'Angleterre, Jean le Bon, roi de France, Don Guéranger, abbé de Solesmes, etc.

Déguisé sous mon capot gris, je me promenai à travers les rues et les places jusqu'à 10 heures du soir. La population a un caractère calme, tranquille, réservé qui me plaît. C'est que le catholicisme a encore ici son influence.

*Jeu*di, 24 juillet. — Je partirai à 8½ h. pour Chartres, où

j'arrêterai. Je connais bien Chartres pour l'avoir visité soigneusement dans mon dernier voyage. Ce qui m'attire là aujourd'hui ce n'est donc pas la cathédrale, c'est mon bon ami M. Bellenoue, je lui dois cette visite ; car il m'a été trop agréable et utile à Rome. Sans son secours, je n'aurais jamais pu mettre au jour ces six mémoires en aussi peu de temps.

Je suis à Chartres. Je descendis à l'hôtel du duc de Chartres, et dinai, puis partis à la recherche de M. Bellenoue ; me trompant de couvent, j'allai frapper au Sacré-Cœur, on me renvoie à Bonsecours. Il n'y était pas, dînant chez les Visitationnes. Une sœur vint m'y conduire. Le dîner se prenait chez le chapelain. Enfin je tombai en plein friicot. Il y avait sept prêtres dont deux grands vicaires. Après dîner M. Bellenoue me conduisit chez Mgr Lagrange qui me fut très aimable, me garda longtemps, jasa amicalement. Puis, sous la conduite de M. Bellenoue qui la connaissait très bien, je visitai la cathédrale, qui est si belle. Chose singulière, peu s'en est fallu que je ne me sois rencontré ici avec Mgr Labelle, qui a passé à Chartres la journée d'hier.

Je vois que cela fait plaisir à M. Bellenoue de venir passer trois à quatre jours à Paris. Je l'amène avec moi. Il a bien gagné cela, m'ayant soulagé si efficacement à Rome.

A 8 heures entrée triomphante au Retino. Je trouve ici une nombreuse correspondance, au milieu de la quelle vos lettres du 29 juin, 3, 6 et 9 juillet. Celle du 29 juin a été se promener à Rome et est revenue ici. Je répondrai demain ou après demain. Je vous envoie sous ce pli deux lettres. N'allez pas vous effrayer du mot *revenu à Montréal*, il vient d'une histoire mal comprise. Quand je quittai la via Bilazzo, la supérieure me demanda : quand nous reverrons-nous ? Je lui répondis en riant : " l'hiver prochain, " et voilà.

Mgr Labelle est entré à 9 heures et il m'a fait veiller jusqu'à minuit. Je vais passer trois jours à Paris. Lundi j'irai voir M. Rameau à 20 ou 25 lieues d'ici. Jeudi ou vendredi prochain, je me rendrai au Havre, et samedi à 9 heures du matin, je lèverai l'ancre et enflerai mes voiles pour aller voir la plus belle des paroisses et la meilleure des mères.

J. Bte. PROULX, Ptre.

LA SECONDE MÈRE

XIX

(Suite)

Comment ! elle avait ordonné à Yveline de ne point sortir de sa chambre, et la jeune insurgée n'y était même pas entrée ? Ceci passait toutes les bornes et méritait une exécution en règle. Où irait-on si les jeunes filles se mélaient d'avoir des idées à elles, sur le mariage et sur l'autorité des grand'mères ?

Mme de la Rouveraye, après s'être assurée que sa petite-fille n'était pas dans la maison, s'installa dans le hall, afin de la prendre au passage quand elle rentrerait. Yveline, qui ne s'en doutait pas, — et l'eût-elle pensé, qu'elle eût agi de même, — prolongea son absence, dont chaque minute exaspérait la colère froide de la grand'mère.

— Vous voilà ? dit la vieille dame d'une voix qui ne tremblait pas ; c'est ainsi que vous m'obéissez ? Allez dans votre chambre immédiatement ; je vais faire prévenir votre père !

À l'idée que Richard pouvait être excité contre elle, que sa conduite serait commentée et présentée sous un jour défavorable à toute sa famille, Yveline sentit son jeune sang lui monter à la tête.

— Prévenir mon père ? dit-elle sèchement ; pour qu'il vienne me donner le fouet, comme vous auriez voulu qu'on le fit à Edme quand il était petit ? N'en prenez pas la peine grand'maman, je le préviendrai moi-même.

— Le cliquetis des gourmettes et le bruit des roues annonçaient que Jaffé quittait la Rouveraye.

— Jaffé, cria Yveline, attendez-moi ! je vais aux Pignons.

Elle bondit dans la cour avant que sa grand'mère eût pu dire un mot et grimpa dans la voiture légère. Jaffé avait, sinon compris, deviné. Il détestait Mme de la Rouveraye, et n'avait jamais reproché à Yveline qu'une chose : sa correction trop mondaine à ses yeux, et ce qu'il nommait un manque de caractère. La revanche était trop belle pour qu'il ne la saisît pas aux cheveux.

— Aux Pignons ? dit-il. Nous y serons bientôt. Tenez-vous bien mademoiselle, la jument noire est un peu vive.

Le phaéton filait comme une flèche à travers la campagne dorée par l'automne ; Yveline, grisée d'air vif et de liberté, les cheveux envolés autour du visage, sous son léger chapeau de jardin, goûtait l'ivresse absolue d'une première escapade, et ne pensait plus à rien qu'à la surprise de sa grand'mère Brice quand elle la verrait apparaître. Ce fut Edme qui se présenta, le fusil sur l'épaule, le carnier vide, son chien exténué tirant la langue sur ses talons.

Jaffé s'arrêta net.

— Tu te promènes ? dit le jeune homme, négligeant tout préambule, dans sa surprise de voir Yveline à ce point décoiffée et juchée sur le haut équipement.

— Je m'enfuis ! répliqua-t-elle d'un air de triomphe. Allons, monte, nous allons aux Pignons.

— Et grand'maman ? fit Edme abasourdi.

— Elle est en colère, répondit Yveline ; allons, monte donc sur le siège de derrière ! Et ton chien, tu ne vas pas le laisser sur la route.

Edme grimpa, prit par la peau du cou le pauvre animal qui ne s'attendait pas à pareille fête, s'installa tant bien que mal, et les chevaux reprirent leur allure rapide.

— Qu'y a-t-il ? demanda Edme.

Yveline voulut le lui expliquer en anglais, afin de n'être pas comprise de Jaffé, mais cette langue étrangère lui fit bientôt défaut.

— Parle français, va ! dit Edme. Jaffé sait bien des choses et n'en a jamais rien dit à personne. Jaffé, c'est mon ami.

Dans sa langue maternelle, Yveline donna sur son aventure des explications rudimentaires, qui rendirent Edmé tout pensif.

— M. de Varcourt ? dit tout à coup Jaffé, un monsieur blond qui a, sauf votre respect, une peau tendre comme un petit cochon de lait ! Je comprendrais que mademoiselle en préférât un autre !

Le frère et la sœur éclatèrent de rire, rire un peu nerveux et inextinguible, comme il arrive à cet âge. C'est ainsi qu'ils entrèrent aux Pignons.

Odile et Mme Brice avaient vu le phaéton de leur fenêtre, sans pouvoir deviner quels étaient les hôtes qui leur arrivaient de la sorte ; elles vinrent sur le perron pour les recevoir, et leur surprise fut grande en voyant descendre Yveline, Edme et le chien, pendant que l'imperturbable Jaffé, après avoir soulevé son chapeau de cocher prenait avec ses chevaux le chemin des écuries.

— Maman, dit Edme en poussant Yveline dans les bras d'Odile

je vous amène votre fille, que j'ai trouvée sur la route ; et vous, grand'maman, embrassez-la bien vite et venez avec moi.

Il entraîna Mme Brice d'un côté, pendant que Mme Richard, très émue, prenait doucement la taille d'Yveline pour l'emmener de l'autre.

— Viens dans ma chambre, dit la seconde mère, nous y serons mieux pour causer.

XX

Dans cet asile aimable et sérieux, où tout parlait d'une vie bien employée, Yveline sentit tout à coup son cœur se desserrer. Sur la cheminée, sur les murs, partout, des photographies de son frère et d'elle-même, à tous les âges, un beau portrait de son père, qui l'attira dès son entrée ; des livres, des ouvrages de femme ; un grand registre, fermé, sur le bureau, affirmait l'ordre de la ménagère... C'était une de ces chambres reposantes, où l'on sent qu'on aimerait à vivre et à mourir ; la mort, dans ce grand lit, au milieu de tous ces témoins d'une vie d'honneur et de travail, ne pouvait être que paisible et vénérable.

Emue, Yveline, après avoir tout embrassé d'un coup d'œil, tourna son regard vers Odile, et lut dans ses yeux une tendresse grave et profonde.

— On t'a fait de la peine ? dit la voix pleine et douce, et tu es venue chercher ton père ? il sera ici ce soir ; mais si à présent, je puis te consoler, ma chère fille...

— Ah ! s'écria Yveline vaincue, jetant ses bras autour du cou d'Odile, Edme avait bien raison de dire que vous étiez bonne !

Assises tout près l'une de l'autre sur un de ces petits canapés qui semblent avoir été faits pour échanger des confidences, elles causèrent longuement. Yveline raconta ses griefs, et Odile, sans approuver la forme de sa résistance, l'assura qu'elle n'avait fait qu'user de son droit en repoussant un mariage déplaisant. Mais sa rapide perception de femme l'avertit que la vivacité de cette répugnance n'était pas tout à fait naturelle, et voyant que la jeune fille n'ajoutait rien.

— Tu ne me dis pas tout, fit-elle ; comment se nomme-t-il, et qui est-il, celui qui te fait trouver l'autre si odieux ?

Le sourir était si tendre, si encourageant, qu'Yveline n'y put résister.

— Vous devinez donc tout ? Celui que j'aime est pauvre, instruit et bon ... Je ne sais pas seulement s'il m'aime...

Son petit cœur se serra à l'idée qu'elle pouvait n'être pas aimée : elle sentait un immense besoin de gâteries, d'affection ; la frayeur qu'elle avait du mécontentement de son père la rendait encore plus craintive et plus douce. Elle jeta sur Odile un regard furtif d'enfant pris en faute, et avec une incroyable câlinerie d'intonation, elle lui donna son cœur pour ne plus le reprendre.

— Maman, dit-elle, dites à papa qu'il soit indulgent pour moi... j'ai bien besoin qu'on m'aime !

Et elle fondit en larmes, cette fois délicieuses, car de vrais baisers de mère vinrent les essuyer, et elle comprit les douceurs des caresses, ignorée jusque-là, sa grand'mère, tout en l'aimant très sincèrement, ne la lui avait jamais fait connaître.

Edme entra bientôt avec Mme Brice, qui avait appris de sa bouche les événements de la matinée ; sans faire d'allusion au jeune secret d'Yveline on se mit à conférer sur la conduite à tenir. La grand'mère était fort partagée dans ses sentiments ; la malicieuse rancune qu'elle portait à Mme de la Rouveraye l'engageait à se réjouir de sa découverte, pendant que l'autorité de l'aïeule blâmait fortement une conduite si peu convenable. Aussi fut-elle très réservée à l'égard de sa petite-fille, la regardant peu, de peur de ne pouvoir s'empêcher de rire, pendant que celle-ci racontait la scène finale de cette comédie, mais prenant un visage sévère lorsque Yveline se tournait de son côté.

— Enfin, dit-elle lorsque, tout étant élucidé, on lui demanda son avis, ce que je vois de plus clair là-dedans, c'est qu'Yveline doit retourner le plus vite possible à la Rouveraye, et faire des excuses complètes.

— Oh ! grand'mère ! pas jusqu'à épouser !

— Pas jusqu'à épouser assurément, mais, à cela près, complètes insista la douairière, en maintenant à grand' peine son sérieux. Et comme tu ne peux pas retourner seule, c'est moi qui te ramènerai.

Odile regarda sa belle-mère avec quelque surprise, cette proposition étant en complet désaccord avec ce qu'elle connaissait de ce caractère altier ; une lueur de malice saisie au passage dans les yeux vifs de Mme Brice lui révéla le mystère.

— Seulement, dit Odile avec un sourire dont elle ne put se défendre, ne prenez pas Jaffé pour cocher.

La grand'mère lui répondit par un regard si brillant, si plein de spirituelle raillerie, qu'Odile en fut toute remuée. Quelle jeunesse d'esprit et de cœur vivait encore sous ces cheveux blancs, dans cette âme passionnée ! Elle était plus jeune que son fils, fatigué, usé par les luttes intestines, et découragé dans son amour de père. La pensée qu'Yveline allait être enfin rendue aux siens raviva la joie dans le cœur d'Odile ; mais que de prudence il faudrait si l'on ne voulait pas tout perdre d'un seul coup ! Et si le jeune homme qui avait su plaire à cette enfant n'était pas digne de son choix, que de soucis, que de larmes ! Leur devoir de parents n'allait-il pas encore se trouver en conflit avec la tendresse filiale ? Ét s'ils détachaient d'eux la jeune âme reconquise, n'était-il pas à craindre que ce fût pour jamais ?

— Ma fille, dit Mme Brice, interrompant le cours de ces pensées douloureuses, je vous laisse le soin de parler à mon fils de tout cela ; c'est vous qui incarnez la diplomatie dans notre famille ; moi, je gâterais tout.....

Les deux enfants étaient sortis, elle ajouta avec finesse :

— Pour ma part, j'aurai Mme de la Rouveraye.

Le landau, conduit par un cocher fort noble, emmena bientôt la grand'mère et les deux enfants ; Yveline était recoiffée, Odile lui avait donné une paire de gants, et elle avait un extérieur presque tout à fait correct. Edme avait brossé sa tenue de chasse, et, sauf qu'il était extrêmement sérieux, étant fort ennuyé de son personnage, on ne se fût jamais douté de leur escapade. Sous les pieds du cocher était le chien avec le fusil, étonné de voir tant de pays en un seul jour.

On garda le silence pendant quelque temps dans le landau, puis Mme Brice, n'y pouvant tenir, s'adressa à sa petite-fille :

— Qu'est-ce qu'elle a répondu, ta grand'mère ! quand tu lui as dit que tu allais aux Pignons ?

— Rien du tout, grand'mère ! fit Yveline plus mortifiée que jamais.

Le sourire malicieux voltigea sur les lèvres de Mme Brice ; mais elle le fit disparaître sur-le-champ.

— Tu sais, dit-elle, c'est extrêmement mal, ce que tu as fait là ! As-tu préparé tes excuses ?

Yveline n'avait rien préparé du tout. Mme Brice, lui expliquant ses torts par le menu, lui fit une éloquente homélie qui fut écoutée

avec toute la componction désirable, pendant que le landau, conduit pompeusement par deux gros chevaux au trot régulier, oscillait doucement sur ses ressorts patentés. Ce retour ne ressemblait en rien à la fuite du matin, et Yveline ne put s'empêcher de trouver que, dans toute sa correction mondaine, il était beaucoup moins amusant.

— Et toi, Edme, que vas-tu dire ? fit Mme Brice au moment où ils arrivaient. Elle ne l'eût avoué pour rien au monde, mais elle s'amusait prodigieusement en dedans d'elle-même.

— Je dirai la vérité, grand'mère : qu'ayant rencontré ma sœur sur la route, j'ai trouvé nécessaire de l'escorter, afin de sauver au moins les apparences. J'espère que grand'maman de la Rouveraye comprendra cela ?

— Oh ! murmura Mme Brice entre ses dents, du moment où tu évoques les apparences, tu es tout pardonné !

L'accueil de Mme de la Rouveraye fut très froid ; quoiqu'elle triomphât intérieurement de voir Mme Brice faire une démarche qui ressemblait beaucoup à des excuses, elle avait été réellement blessée, et n'était pas femme à l'oublier. Yveline, peu encouragée, exprima ses regrets dans une courte phrase où transparaisait quelque maussaderie ; malgré cela, sa grand'maman lui dit tranquillement :

— C'est bien, je vous pardonne.

Edme fut reçu à peu près de la même façon, et les enfants furent congédiés pour laisser aux deux dames la facilité de s'expliquer ensemble.

Que se dirent-elles en cette mémorable entrevue ? Le secret en fut bien gardé, car ni l'une ni l'autre n'en parlèrent jamais. Il est probable que Mme Brice évoqua le souvenir de la première femme de Richard, épousée sans amour, par raison de famille, de convenances, et tout enfin, sauf le libre choix des époux, qui seul est la base des unions heureuses. Dans son triomphe, peut-être fut-elle quelque peu sarcastique, car Mme de la Rouveraye, au sortir de cet entretien, avait le teint enflammé, comme une personne qui s'est fort animée, quoi qu'il en soit, les deux grand'mères se séparèrent de la façon la plus aimable, si ce n'est la plus cordiale.

XXI

La tâche d'Odile était extrêmement ardue. De ses ennuis relatifs à l'éducation d'Edme, Richard avait gardé une susceptibilité ner-

veuse à l'endroit de ses enfants. Depuis l'incident terrible qui avait failli amener la mort de son fils, il ne se laissait plus emporter à des paroles dures ou à des réprimandes amères. mais sa femme savait combien ce sujet lui tenait au cœur, et quelles pensées pénibles la moindre erreur d'Edme ou d'Yveline remuait en lui, autant dans le passé que dans le présent et l'avenir. Richard voyait toujours en lui-même le père privé de son autorité naturelle sur ses enfants : sans cesse il se reprochait les concessions qu'il avait dû faire jadis et qu'à présent, oubliant les difficultés passées, il considérait comme le résultat d'une coupable faiblesse, et, se reprochant tout ce qui en était découlé, il voyait en lui le seul auteur d'une situation dont en réalité il n'était que la victime.

C'est donc avec une sorte de terreur qu'Odile essaya le lendemain de raconter à son mari ce qui s'était passé et de lui expliquer la métamorphose du cœur d'Yveline. Un autre danger se présentait encore : il avait trop tendrement aimé sa fille, la préférant à son fils lorsqu'elle était petite, pour ne pas avoir à souffrir en apprenant qu'un nouveau venu avait gagné d'emblée ce cœur, qui n'avait jamais été à lui.

On aura beau dire et répéter qu'il n'y a rien de commun entre l'amour des parents pour leurs enfants; et l'amour que peuvent éprouver ceux-ci pour l'être qui devra partager leur vie ; il n'en demeure pas moins acquis que la plus furieuse jalousie peut naître chez les pères et les mères au moment du mariage d'un fils ou d'une fille. C'est là ce qui a fait les légendaires dissensions entre gendres et belles-mères ; et bien que les hommes sachent mieux dissimuler ou régir leurs sentiments, nombre de pères se sont opposés au bonheur de leurs filles, parce qu'ils ne pouvaient supporter de voir un intrus prendre la première place dans ces jeunes âmes.

(A continuer)

PENSÉES CHOISIES

Le plaisir et l'ennui ont chacun leur horloge, l'une retarde, l'une avance. — (J. Pirmez).

Si tous nos rêves se réalisaient, nous aurions bientôt fini de rêver.

A propos du "Traité d'Economie Politique"

— DE —

F. A. BAILLAIRGE.

75 centins l'exemplaire. franc de port.

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC, 15 septembre 1892.

Rév. M. F. A. Baillairgé, Ptre, Joliette.

Je vous remercie pour le Traité classique de l'Economie Politique, que vous avez eu la complaisance de m'envoyer.

Cet ouvrage me paraît bien complet et exact, mais je me demande si les élèves des *Séminaires* auront le temps de l'étudier avec fruit. Il est possible que l'expérience démontre que j'ai tort.

Votre tout dévoué serviteur

E. A. CARD. TASCHEREAU, arch. de Québec.

En publiant ce traité vous avez fait une bonne œuvre et une œuvre opportune.

J. THOMAS, Archev. d'Ottawa.

J'ai reçu et parcouru avec beaucoup d'intérêt votre "Traité d'Economie Politique"; je vous offre mes remerciements et mes félicitations.

Ce petit Traité devra trouver sa place dans les séminaires et les collèges classiques, car l'étude de la science économique s'impose aujourd'hui, "à cause de l'importance prise par le mouvement industriel dans les questions sociales."

Je forme des vœux pour le succès de votre ouvrage et pour son introduction dans nos maisons d'éducation.

Avec l'expression de mes bien dévoués sentiments.

ANTOINE, Ev. de Sherbrooke.

"Je n'ai pu encore examiner que le commencement de votre traité et la fin, c'est-à-dire la préface qui me dit l'objet, le but, l'importance de l'œuvre, et la table qui donne l'ordre, et le développement d's parties. Je ne doute pas que la lecture que je me propose, ne fera que fortifier la bonne impression que j'ai reçue de ce simple coup d'œil.

A, DUMESNIL, *Sup. du Sém. de St-Hyacinthe.*

LE COUVENT

Abonnez vos jeunes filles à cette petite revue. 25 cts par année !
S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

— (0) —

320 PAGES, BELLE RELIURE, L'EXEMPLAIRE 75 CENTIMS

En vente au Collège Joliette

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centims
relié 60 centims, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que
620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Madame Theo, 102 rue Chénier, Montreal, cire les fleurs naturelles, tra-
vaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valentien-
nes, Malines e Duchesse. Visite sollicitée.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONY-
MES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 cen-
tims, relié 50 centims.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces
deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la
FAMILLE.

C'est à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire
broché pour 15 centims, et l'exemplaire relié pour 25 centims, franc de
port.

S'adresser à F. A. Baillaigé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

L'ÉTUDIANT

Abonnez-vous à L'ÉTUDIANT. Il traite particulièrement des questions
actuelles. S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

L'ASSOCIATION DES FAMILLES

POUR LA

PRIÈRE DU SOIR EN COMMUN

“ÉTUDE”

OFFERTE A MM. LES CURÉS ET MISSIONNAIRES

PAR LE PROMOTEUR

ÉGLISE SAINT-SAUVEUR, QUÉBEC

MM. les Curés de Trois-Rivières et de Nicolet doivent s'adres-
ser à M. de CARUFEL, libraire, à Trois-Rivières, pour

les images (Cachets de l'Association) et pour
cette “Étude.”

VOUS QUI ÊTES CHAUVES

Vous dont les cheveux, autrefois NOIRS ou BLONDS, sont devenus prématurément gris, lisez attentivement les témoignages importants qui suivent.

TÉMOIGNAGE DE O. N. FRÉCHETTE, ECR.,
1. ROBTAILLE, ECR., Pharmacien.
CHER MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir mes félicitations au sujet de votre excellente préparation, le RESTAURATEUR DE ROBSON, dont j'ai eu occasion d'apprécier les effets tout à fait merveilleux. Sur la recommandation d'une personne qui s'en servait, je me procurai une bouteille de ce Restaurateur; pour voir s'il aurait pour effet d'arrêter la chute de mes cheveux qui tombaient rapidement. J'en avais à peine fait cinq à six applications que mes cheveux cessèrent de tomber. Je recommanderai certainement avec plaisir le RESTAURATEUR DE ROBSON à toutes personnes souffrant du même inconvénient.

Bien à vous,
O. N. FRÉCHETTE,
Représentant la Maison Ira Gould & Fils,
Montréal, 21 Novembre 1890.

TÉMOIGNAGE DE M. LE NOTAIRE U. LIPPÉ,
ST JEAN-DE-MATHA.

Représentant du Comté de Joliette au
Parlement Fédéral.

On fait usage depuis plusieurs années dans ma famille du RESTAURATEUR DE ROBSON pour la chevelure, et l'on se trouve très bien sous tous rapports de son emploi. Non-seulement ce Restaurateur rend aux cheveux gris leur couleur naturelle, mais il en prévient la chute et favorise leur croissance. Suivant moi le RESTAURATEUR DE ROBSON est la préparation *par excellence* pour les cheveux.

U. LIPPÉ, N.P.
St Jean-de-Matha, 15 Janvier 1886.

TÉMOIGNAGE DE CHARLES TELLIER, ECR.,
MARCHAND, ST FELIX DE VALOIS

Je fais usage, depuis plusieurs années, du RESTAURATEUR DE ROBSON. Cette excellente préparation m'a donné la plus entière satisfaction pour les raisons suivantes:

1o Grâce à son usage, les cheveux recouvrent leur couleur *primitive*. Ainsi, mes cheveux, blanchis depuis plus de trente ans, sont revenus *blonds* comme dans le temps de ma première jeunesse.

2o Mes cheveux tombaient depuis longtemps lorsque je commençai l'usage du RESTAURATEUR DE ROBSON. Je n'avais pas encore employé la moitié d'une bouteille qu'ils cessèrent de tomber. Aujourd'hui mes cheveux *tiennent* mieux que jamais.

Ma femme, qui souffrait du même inconvénient (chute de cheveux), a employé le Restaurateur avec un succès tout aussi satisfaisant.

Mon fils, âgé de vingt-quatre ans, après une maladie de plusieurs mois, voit tomber ses cheveux de manière à lui faire croire qu'il allait devenir tout à fait chauve, quand, sur ma recommandation, il se met à faire usage du RESTAURATEUR DE ROBSON, dont l'emploi non-seulement arrête de suite la chute de ses cheveux, mais les fait pousser de nouveau et très vigoureux.

3o En outre de ces qualités ci-dessus mentionnées, le RESTAURATEUR DE ROBSON nettoie la tête d'une manière vraiment admirable: Les peaux sèches disparaissent sans retard....

CHARLES TELLIER.
St Félix de Valois, 19 Mars 1888.

LE RESTAURATEUR DE ROBSON EST EN VENTE PARTOUT

A 50 cts la bouteille.